

Et chez toi, ça va ?

Hélène Pretat, Rachel Harent, Jean-David Rocher, Arthur Tellier, Patricia Dollet

DANS **CAHIERS PÉDAGOGIQUES** 2025/1 n° 597, PAGES 62 À 64

ÉDITIONS **CRAP - CAHIERS PÉDAGOGIQUES**

ISSN 0008-042X

DOI 10.3917/cape.597.0062

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-cahiers-pedagogiques-2025-1-page-62?lang=fr>



CAIRN . INFO

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour CRAP - Cahiers pédagogiques.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Et chez toi, ça va ?

À vos plumes ! Pour parler du métier tel que vous le vivez, évoquer ses moments de crise ou de plaisir, saisir sur le vif le quotidien ou l'extraordinaire, prenez contact avec nous en envoyant vos écrits à rachel.harent@cahiers-pedagogiques.fr

Une vie après le collège

Hélène Pretat. Professeure de SVT, collège Vieux-Port, Marseille

Hier, soirée porte ouverte au collège. On a demandé à quelques-uns de nos anciens élèves de revenir pour parler de leur « après collège ». À savoir que ce collège a une mauvaise réputation et qu'on perd chaque année des élèves qui fuient vers les établissements privés ou demandent des dérogations vers d'autres établissements publics.

Certains de ces élèves sont aujourd'hui en terminale, tous dans des formations qu'ils ont choisies : baccalauréat professionnel « hôtellerie » en alternance après un CAP, baccalauréat technologique ST2S (sciences et technologies de la santé et du social), baccalauréat général. Un seul de nos visiteurs n'a actuellement pas de situation stable après avoir arrêté ses études en bijouterie, mais il a tout de même des pistes sérieuses pour un futur emploi. Ce sont des jeunes pour lesquels on

doutait parfois de leur avenir, et pourtant...

Et trente minutes avant la fin de l'évènement, tout à coup, j'entends : « Madame Marcellin !!! » Je suis surprise : c'est mon nom de jeune fille, j'en

Hier soir, je suis rentrée chez moi avec la certitude que mon travail est important.

ai changé depuis sept ans, après mon mariage. Et je vois s'approcher trois belles jeunes femmes que je reconnais immédiatement, même si les prénoms de deux d'entre elles ne me sont pas revenus. Elles ont 24 ans ; je les ai donc eues en cours il y a onze ans ! L'une est préparatrice en pharmacie, l'autre finit ses études d'opticienne et la dernière est en deuxième année d'infirmière (après un an de droit, elle a fait aide soignante et a trouvé sa voie en tant qu'infirmière). Et une quatrième jeune femme que j'ai vue en partant est même maman ! Ça m'a fait tout drôle !

Je croise souvent des anciens élèves et, dans 90 % des cas, ils ont une situation professionnelle stable et qui leur plaît ! Comme quoi, même en sortant de REP+ à Marseille, un avenir est possible, contrairement à ce que certains pensent.

Voilà, c'est pour eux que je veux continuer d'enseigner en REP+, pour continuer à les accompagner vers leur avenir et leur prouver que tout est possible, qu'il y a un avenir.

Hier soir, je suis rentrée chez moi avec la certitude que mon travail est important, que ce que je fais au quotidien auprès de mes élèves est important, et que pour rien au monde je ne voudrais faire un autre métier, malgré les poutres qu'on met dans nos roues. Et si j'ai pu vous redonner un peu d'espoir dans votre rôle, votre engagement auprès de nos élèves, ça ne sera que du bonus ! ■

Le diable est dans les détails

Rachel Harent. Professeure des écoles en Segpa, Finistère

Mathématiques, séance de numération, 6^e Segpa, correction d'exercice. Consigne : écrire les nombres listés dans un tableau de numération indiquant la classe des millions, des milliers, des unités, et les unités, dizaines et centaines pour chacune.

Sami lève le doigt. Je le choisis parce qu'il a réussi l'exercice sur sa feuille (et parce que je veux aller vite sur cette correction pour passer à la suite). Sami vient au tableau proposer une correction. Il inscrit le nombre de droite à gauche, commençant par l'unité. Cela m'interpelle, mais Louis me coupe dans ma fugace réflexion en réagissant : « Mais qu'est-ce que tu fais ? ! Pourquoi tu écris comme ça ? » Je décide d'aller creuser le phénomène : j'invite Sami à répondre à Louis. Et Sami d'expliquer : « Comme ça, c'est plus facile, je

Je décide d'aller creuser le phénomène : j'invite Sami à répondre à Louis.

suis sûr de ne pas me tromper ! » Je reste interrogative, quelque chose me gêne dans sa façon de procéder, mais je n'arrive pas à identifier quoi.

Louis poursuit : « Madame, je sais, moi ! Je peux lui montrer ? » J'acquiesce et Louis d'expliquer sa façon de faire : « Moi, je compte le nombre de chiffres (dans le nombre), je compte les cases dans le tableau et je l'écris ! C'est facile ! »

Alors, tous les deux, comment vous dire ? J'ai compris le « problème » mais je cherche mes mots : comment leur expliquer le niveau d'« expertise » que j'attends d'eux dans cet exercice ? « Sami, Louis, ce que vous faites, c'est utiliser une stratégie pour ne pas vous tromper et "faire" l'exercice sans erreur. Ce que vous faites c'est ce que j'appelle du "terme à terme" [oui je leur ai bien parlé ainsi], c'est-à-dire que vous regardez le nombre comme un objet et vous en prenez un morceau pour

le mettre à la bonne place dans le tableau. C'est une bonne façon pour réussir à bien remplir le tableau, mais maintenant ce que je vais vous demander c'est de comprendre ce tableau, comprendre ce qu'il veut dire. » Sami et Louis pensaient avoir « réussi », ils semblent perplexes mais écoutent, les autres aussi. Je poursuis :

« – Sami, peux-tu nous dire [j'insiste sur ce mot] le premier nombre ? »

– Trois mille cinq cent quarante-trois, lit-il.

– En lisant, y a-t-il quelque chose que tu entends qui est en lien avec le tableau ? »

Silence. Sami ne répond pas, ne semble pas faire le lien que j'attends.

« – Regarde le tableau, je lis [et je montre] : classe des millions, classe des mille [j'insiste], classe des unités, et je lis le nombre : trois mille 543.

– Ah bah oui, intervient un troisième élève, trois mille, c'est dans les milles ! C'est facile, tu les mets en dessous là !

– C'est ça, ce tableau permet de voir, de visualiser les classes des millions, des milliers et des unités.

– Ah mais c'est facile alors, répond Sami, il faut juste lire le nombre dans ta tête et ça s'entend !

– Oui, c'est ça la stratégie que je vous propose, c'est de lire le nombre, de l'entendre dans votre tête pour entendre où est placé le mille. Et après on apprendra à le faire avec les millions. »

Et là j'ai vu de grands yeux s'ouvrir, un « yahou, on va apprendre à lire les millions ! », qui m'a fait sourire.

Vous vous en doutez peut-être, je ne suis pas une spécialiste de la didactique des mathématiques, mais bien souvent, en Segpa, on découvre que les élèves n'ont pas appris à mettre du sens sur ce qu'on leur demande à l'école ; ils ont appris à « faire » en usant de stratégies plus ou moins efficaces pour (se) donner une impression de réussite. Et retravailler tout ça prend du temps... ■

Des rencontres qui réparent

Jean-David Rocher. Enseignant en numérique en lycée, Pays-de-Loire

Parfois, le collectif abîme et, parfois, il panse les plaies et vous réconcilie avec le groupe et le métier. Au CRAP-Cahiers pédagogiques, nous nous attachons à appartenir à la deuxième catégorie et parfois, nous y réussissons. C'est en tout cas ce dont témoigne l'expérience relatée ici.

Cette année, j'ai découvert le CRAP-Cahiers pédagogiques via les réunions trimestrielles dans mon académie, les rencontres régionales au printemps et les Rencontres nationales d'été. Ces échanges sont arrivés au moment où j'en avais sans doute le plus besoin. Dans mon établissement, le lien avec quelques collègues ne faisait que se dégrader, je devenais de plus en plus isolé, et l'usure commençait à m'affecter.

Ma présence aux rencontres régionales « CRAP à l'ouest » a été une évidence, une suite logique aux trois expériences des réunions trimestrielles, où j'ai écouté de nouvelles approches pédagogiques et été aidé à améliorer les miennes. Une confiance dans le groupe s'est installée avec douceur.

Venir aux rencontres régionales était donc une continuité dans ce que

je recherchais, un cadre où je peux avancer, parler pédagogie, échanger sur mes expériences. Les différents ateliers, échanges, partages ont été riches et diversifiés. Ce jour-là, je me suis rendu compte à quel point j'étais

Ces échanges sont arrivés au moment où j'en avais sans doute le plus besoin.

freiné dans mon établissement. J'ai pris conscience des impacts de la remise en cause de mon engagement par des collègues qui, depuis un moment, ne communiquent avec moi que sous une forme agressive.

Ce weekend-là, cet écart entre les échanges aux rencontres régionales et ce que je vis dans mon lycée m'a perturbé, durant une grande partie de la nuit.

UN COLLECTIF À L'ÉCOUTE

Le lendemain, j'ai décidé de confier au groupe mes amères pensées. Je ne le regrette pas un seul instant. J'ai eu l'écoute attentive des membres du groupe, leur bienveillance, et leur sincérité. Grâce à eux, j'ai compris que je vivais une souffrance professionnelle, et, avec effort, j'ai pu l'accepter.

Je sais que c'est cette journée qui m'a permis de prendre conscience plus clairement de ma situation, même si j'ai pris plus de temps pour assimiler les conseils. Aujourd'hui, je ne veux plus user mon énergie à faire changer d'avis ceux qui ne le veulent pas. Je préfère engager mon temps auprès de ceux qui m'aident à m'interroger sur mes pratiques, ceux avec qui je me sens avancer. Ces rencontres m'ont permis d'avoir un nouveau regard sur mon métier, et de prendre une posture légèrement différente, mais plus tenable et supportable.

Après quelques mois de recul, j'ai vécu un changement qui me semble étrangement rapide. Mais je sais que j'ai fait de nombreuses et belles rencontres à un moment où je me sentais seul et impuissant.

Dans le groupe régional, de nombreux « petits » gestes m'ont rapidement donné confiance. De petits éléments qui démontrent que le groupe régional a une longue expérience de la prévention des conflits. La mise en place de plusieurs règles explicites, qui permettent la confiance, l'écoute, pour faire la plus grande place à la bienveillance. Merci sincèrement à toutes et tous. ■



Rentrée en sixième

Arthur Tellier. Professeur de mathématiques, Loire-Atlantique

Après une année de disponibilité, j'ai refait ma rentrée ce lundi 2 septembre 2024 dans un collège de Loire-Atlantique. C'est la première fois que j'ai des classes de 6^e et, à ce titre, je suis plus attentif à la façon dont on accueille ces nouveaux et nouvelles élèves. Mais je suis également atterré, triste et profondément révolté ! Comment ne pas interroger les pratiques et en imaginer d'autres possibles ! ?

Pourquoi cet accueil est-il aussi dur, strict, froid, impersonnel ?

Pourquoi ne prenons-nous pas exemple sur d'autres lieux qui accueillent des enfants : maternelle, primaire, crèche, centre aéré, colonie de vacances ?

Pourquoi cette grand-messe dans la cour ?

Pourquoi infliger aux élèves cette désagréable attente de l'appel un par un, une par une ?

Pourquoi ne faisons-nous pas participer les autres élèves à l'accueil et l'intégration des élèves de 6^e ?

Pourquoi passe-t-on autant de temps à énumérer les sanctions possibles ?

Pourquoi ce premier jour ressemble-t-il autant à une tentative de dressage, de mise au pas des élèves ?

Pourquoi part-on du principe que si on ne met pas un cadre militaire dès le début, on va vivre un enfer ?

Pourquoi cette journée n'est-elle pas une fête qui célèbre les rencontres et les savoirs ?

Pourquoi passe-t-on autant de temps à énumérer les sanctions possibles ?

Pourquoi infantilise-t-on autant des jeunes de 11-12 ans en leur répétant des règles évidentes, qu'ils et elles connaissent depuis longtemps ?

Pourquoi ne mise-t-on pas sur l'autonomie ?

Pourquoi impose-t-on aux élèves de vouvoyer les adultes (enfin pas tous, les surveillants sont plus souvent tutoyés) ?

Pourquoi ne demande-t-on pas aux élèves si ils ou elles souhaiteraient être vouvoyés ?

Pourquoi peut-on entendre « bienvenue dans MA salle » alors qu'il s'agit d'un bâtiment public ?

Pourquoi ne considère-t-on pas qu'il s'agit tout autant de la salle des élèves ?

Pourquoi reproduisons-nous tant de choses qui nous énervaient quand nous

étions nous-mêmes élèves ?

Pourquoi un tel manque d'empathie envers leur quotidien ?

Pourquoi les recherches sur la domination adulte ne sont-elles pas plus relayées par les mouvements de réflexions pédagogiques ?

Et puis, pourquoi ai-je si peur de partager ces questionnements avec les collègues ?

Pour finir, je laisse la parole à un élève de 6^e à qui j'ai demandé, après deux semaines au collège, comment il se sentait : « *C'est super, je suis content. Mais je me demande pourquoi certains profs continuent ce métier alors que, ça se voit, ils n'aiment pas les élèves.* »

Alors chez moi, pour cette rentrée, ça va pas trop... ■

Et si nous parlions en hypothèse ?

Patricia Dollet. Professeure de SVT au collège de l'Èvre à Montrevault-sur-Èvre (Maine et Loire)

Lors d'un Gease (groupe d'entraînement à l'analyse de situations éducatives), un outil méthodologique pour analyser la pratique en situation complexe, j'ai pris conscience d'un élément important dans la communication.

Les Gease se déroulent en plusieurs phases. Un narrateur expose une situation problématique vécue, l'assistance le questionne pour clarifier sa compréhension de la situation, puis émet des hypothèses sur ce qui se vit. Le narrateur peut ensuite reprendre la parole, avant que le groupe ne termine par une phase « méta » où chacun peut exprimer ce qu'il a vécu, ressenti, appris.

Lors de cette pratique, lorsque je désire m'exprimer, la formulation « je fais l'hypothèse que » m'oblige à ranger mon avis dans la case des hypothèses. Je ne peux directement donner mon avis ; il me faut le « transformer » en hypo-

Il m'est apparu plus facile, de cette manière, d'écouter l'autre.

thèse. Cela m'a fait prendre conscience que, en dépit de mon intention première de ne pas chercher à convaincre, j'ai tout de même l'envie que mon avis soit donné. Ce processus mental se met automatiquement en marche.

Lorsqu'une autre personne du groupe formule, à l'inverse, sa propre hypothèse mais opposée à la mienne, je me suis aperçue que, spontanément, un

mécanisme automatique se déclenchait également, mais, cette fois, pour rejeter mentalement sa proposition.

Ma prise de conscience m'a permis de prendre du recul et m'a obligée à ranger l'avis de l'autre à côté du mien, et non pas à les opposer. Ainsi, il m'est apparu plus facile, de cette manière, d'écouter l'autre, d'ouvrir un autre regard sur ses pensées, d'accéder au développement de mon sens critique et surtout de découvrir une situation de communication.

Et si, en équipe, nous nous efforcions plus souvent de nous exprimer en hypothèses et de les marquer en tant que telles par des expressions au conditionnel, sous forme de question ou avec des « peut-être que » ? Cela n'améliorerait-il pas notre capacité à communiquer ? ■